

Antony Valabrègue, un poète provençal amoureux du nord...

Jean-Sébastien Macke¹

Antony Valabrègue, Paul Cézanne et Émile Zola

Antony Valabrègue (1844-1900) est un écrivain et critique d'art né à Aix-en-Provence en 1844. Sa jeunesse provençale sera d'autant plus heureuse qu'il aura pour compagnons les jeunes Émile Zola et Paul Cézanne (qui réalise plusieurs portraits de lui autour de 1866-1867², dont *Marion et Valabrègue partant pour le motif*). A partir de 1864, resté en Provence il échange une correspondance littéraire avec Zola, établi depuis plusieurs années déjà à Paris. Valabrègue est ainsi le destinataire de la fameuse lettre sur les écrans, lettre dans laquelle Zola pose les bases de sa théorie littéraire, en considérant que l'œuvre d'art est la réalité « vue à travers un homme, à travers un tempérament, une personnalité », distinguant trois écrans : l'écran classique, l'écran romantique et l'écran réaliste.

Alors que Zola développe son talent romanesque à Paris, Antony Valabrègue demeure en Provence et compose quelques vers, avec une nonchalance que déplorait Zola, ardent défenseur du travail régulier. Il écrit notamment dans *Le Parnasse contemporain*. Comme critique d'art, il collabore à divers journaux puis est envoyé en 1894 en Allemagne par le Ministre des Beaux-Arts pour faire un compte-rendu sur l'art français dans ce pays. Il meurt en 1900 alors qu'il travaillait à la préparation de l'Exposition universelle. A cette date, Zola et Valabrègue n'échangeaient plus guère et, le plus souvent, on retient de lui un portrait que Zola, violemment lucide, brosse pour le Gagnière de l'*Œuvre* : « L'impuissance radicale, un cerveau qui se rétrécit du grand au petit, qui finit dans l'infiniment petit. Prendre tout mon Valabrègue pour le transposer ».

Ce n'est pas tant le poète provençal que le méridional confronté au septentrional, au nord, qui va nous intéresser ici. Les amis de Valabrègue, à l'image d'Auguste Dietrich, disaient de lui que son attitude réservée, son geste sobre, l'air ordinairement grave et un peu froid contrastaient si étrangement avec l'exubérance habituelle des gens du cru : « Ce Provençal était, par toutes ses fibres, un homme du Nord³ ». Il entreprend ainsi un grand nombre de voyages, mais ne se tourne jamais vers les pays du Sud. C'est l'Allemagne, la Suisse, la Belgique ou la Hollande que le poète visite, explorant les villes importantes comme les recoins pittoresques et originaux. Voyager pour trouver l'inspiration et composer des vers pour ses recueils poétiques, recueillir des impressions d'art des monuments, des églises, des musées visités...

Le cœur tourné vers le nord...

Au moment de sa mort, Valabrègue travaillait à la parution d'un ouvrage, *Au pays flamand*, qui reprenait, ville après ville, ses impressions d'un voyage fait quelques mois auparavant dans le nord de la France et en Belgique. Ce coin mal connu de France avait déjà inspiré quelques vers au poète :

Qu'on soit du Nord ou qu'on soit du Midi,
Il faut aimer notre Flandre française ;
J'entends encor, le cœur ragaillard,
Ces carillons qui me remplissaient d'aise⁴.

Et c'est d'abord son amour pour la peinture flamande qui encourage Valabrègue à explorer plus profondément cette région. En effet, arrivé à Etaples, il est saisi par une scène : un enterrement villageois. Le cortège défile sur la grand'place ; un jeune homme, marchand derrière le curé, porte sous le bras un petit cercueil ; les femmes qui suivent sont vêtues uniformément d'un long manteau noir. Une scène sortie tout droit d'un tableau de Van Eyck ou de Memling, les peintres de Bruges : « Je me rappelai avoir vu ce manteau dans les peintures de l'Ecole flamande. J'avais sans doute le désir d'approfondir les choses du Nord, car chaque détail pittoresque, entrevu au hasard, me ramenait vers les mêmes pensées⁵ ».

D'observateur, Valabrègue devient donc collecteur d'images, de sensations. Il confie que, dans ce voyage en Flandre, il souhaite recueillir la couleur locale qui sera peut-être effacée demain, saisir les nuances de ces parties extrêmes du territoire français. Non seulement les monuments typiques de cette région (moulins à vent, hôtels de ville et beffrois, carillons) mais également les mœurs du pays, comme les kermesses ou les ducasses, ainsi que la langue. Et cette observation ne se fait pas sans peine. Lui, le provençal, habitué aux exubérances des méridionaux, est confronté à une population qui semble un peu placide au premier aspect, mais qu'on sent vivace et résistante, souvent même chaleureuse sous une apparence tranquille. Les flamands sont à l'image de la nature qui les environne : les plaines immenses correspondent à un caractère calme, mais les collines qui ne manquent pas dans ce plat pays déterminent chez leurs habitants un caractère vif et souvent généreux, pour peu que l'on ait franchi les premières barrières du caractère flamand !

Car il n'est pas simple de se faire admettre des gens du pays qui, lorsqu'ils rencontrent un étranger, de surcroît venu du sud, semblent prendre un malin plaisir à ne pas vouloir se faire comprendre. Valabrègue raconte ainsi cette scène à laquelle il fut confronté dans un hôtel de Bourbourg :

Les habitués surviennent un à un, petits négociants du quartier, boutiquiers qui se fréquentent. [...] La conversation s'engage entre eux, dans le dialecte du terroir. Au bout d'un instant, c'est un brouhaha confus de voix. Les mots s'entrechoquent, les consonnes gutturales se heurtent, les voyelles traînent et se prolongent. Me voici dans un pays de patois, comme si je me trouvais dans quelque coin de la Bretagne ou de l'Auvergne. Je suis pris, malgré moi, d'un accès de mauvaise humeur contre cette langue qui me paraît criarde et rauque, et dont l'intelligence m'est interdite⁶.

Et c'est là une cruelle désillusion pour Valabrègue qui, tout homme du nord qu'il se sent, ne peut faire illusion auprès de la population flamande. Il ne peut faire oublier qu'il vient du sud et qu'il lui faudra opérer un long cheminement avant de pénétrer l'âme flamande.

Au cours de ses pérégrinations, le voyageur s'attache malgré tout l'admiration des paysans qu'il rencontre. On est surpris de voir un touriste s'intéresser à ce « tout petit pays, où il n'y a rien de rare à vous montrer, mais nous sommes tous de bonnes gens⁷ », lui dira un paysan. Une vieille, apportant un flacon de genièvre, ne pourra cacher son étonnement, dans un accent flamand très prononcé qui peine à trouver les mots de français : « Mon Dieu, *mynheer*, est-ce possible de venir de Paris à Cappelle-Brouck et à Bourbourg⁸ ! »

De l'imaginaire à la réalité

S'il souhaite faire œuvre d'exactitude en observant le pays qu'il traverse, Valabrègue recherche également à retrouver tout ce qui fait écho à son imaginaire, voire à l'imaginaire collectif (ce que l'on appellerait, aujourd'hui, les « clichés » sur le nord). Il est à l'affût de scènes que l'on retrouve dans les tableaux de l'école flamande et le poète reprend le pas sur l'observateur, lorsqu'il fait la rencontre d'une kermesse⁹ dans le petit village de Ghyvelde : « On revoit les tableaux de Breughel le vieux : les cortèges dévots sortant de l'église, les ébats bruyants des buveurs, les danses de gens à la trogne enluminée. On songe aussi au bouffon de la ghilde chargé d'oripeaux et jetant ses bons mots au milieu de la gaieté et de l'affolement général¹⁰. » Mais, c'est souvent la déception qui est au rendez-vous. L'imaginaire est souvent idéalisé et le poète est obligé d'en revenir à la réalité de l'observateur. Et là, en fait de kermesse flamande, c'est finalement à une petite fête, à une réunion de voisins qu'il assiste : « Ce serait une déception de s'attendre à autre chose ; à peine quelques couples de danseurs sont-ils réunis dans un estaminet où résonne un accordéon¹¹ ».

C'est finalement ce qui fait l'originalité du livre d'observation de Valabrègue sur la Flandre. En effet, à l'inverse d'Emile Zola qui, mettant en scène la ducasse (autre forme de la kermesse) dans *Germinal*, déploie, à partir du réel et de ce qu'il a observé sur place, tout son imaginaire de romancier pour décrire les scènes les plus pittoresques qui soient, Valabrègue se pose en anthropologue minutieux qui évacue toute forme de description romanesque : l'observation pure, sans le « tempérament¹² » de l'artiste, sans l'utilisation de tel ou tel écran qui décrirait la réalité au travers d'un filtre romantique ou naturaliste. Revers de la médaille, cette méthode rigoureuse fait parfois de son ouvrage un recueil assez froid et méthodique de tout ce qui est observable et intéressant de voir. Un *Baedeker* en plus fourni¹³...

Pour une sauvegarde des langues régionales et du patrimoine immatériel

Heureusement, le livre va beaucoup plus loin que le simple guide touristique ! Valabrègue est amené à comparer le Nord d'avec le Sud, la Flandre d'avec la Provence. Au milieu de son ouvrage, il cesse de décrire méthodiquement chaque ville qu'il traverse pour s'arrêter sur les mœurs et traditions, explorant les archives des bibliothèques mises à sa disposition, évoquant les personnalités qui, en 1853, créèrent une société savante, le Comité flamand. Il cite Edmond de Coussemaker¹⁴ qui fut un grand collecteur de chants populaires flamands ou Louis de Baecker¹⁵ qui écrivit des ouvrages savants sur les Flamands de France ou le Château de la Motte-au-Bois. Et de se demander s'il existait un mouvement littéraire flamingant. Il songeait alors au félibrige, à la renaissance en Provence d'une ancienne langue qui semblait perdue :

J'aurais voulu retrouver des publications dues à des lettrés ou à des gens sortis du peuple, qui auraient chanté, dans l'idiome courant, leurs sensations, leurs rêveries et les aspects de la vie réelle et de la nature.

La muse flamande ne s'est point réveillée ; il y a eu, sans doute, quelques strophes composées çà et là, mais on n'a point vu surgir quelque brillante individualité nous apportant, comme Frédéric Mistral, le poème des âges nouveaux, les belles pages sonores et triomphantes ou se serait déroulé quelque vivant et grandiose épisode. Point de roman poétique issu du cœur, point de chansons légères ou touchantes, point même de pièces descriptives et didactiques¹⁶.

Fort de cette analyse, il s'en prend à l'éducation française, dont l'influence a fait mourir les langues régionales, a laissé périr cette poésie que l'on ne retrouve qu'en Belgique ou en Hollande¹⁷. Et, de fait, il faut attendre la fin du XXe siècle pour que l'on s'intéresse de nouveau, en Flandre française, à cette langue qui faillit disparaître ainsi qu'à ses musiques et ses chansons. D'où l'urgence pour lui de revenir au collectage qui présidait à son ouvrage. Valabrègue revient ainsi sur la personnalité d'Edmond de Coussemaker et cite de nombreux passages de chansons, dans le but bien avoué, de les sauver de l'oubli. Les chants religieux d'abord, ceux que l'on chantait dans les Noëls du Moyen-Age. Puis, les chants des quêtesurs qui, avec leur Rommelpot (vase de terre, de bois ou faïence surmonté d'une peau de vessie animale) allaient quêter de porte en porte, demandant la part de Dieu :

Donnez pour le Rommelpot, donnez pour remplir la gamelle. Bonne femme, donnez-moi la part de Dieu.

Dieu m'a si longtemps assisté que j'ai pu traire mes vaches et tondre mes brebis. Bonne femme, donnez-moi la part de Dieu.

Dieu m'a si longtemps conservé que je porte une barbe grise. Bonne femme, donnez-moi la part de Dieu¹⁸.

Les chants de marins, bien évidemment, ne sont pas oubliés, dans ce pays qui n'a eu de cesse de conquérir du terrain sur la mer, en particulier ceux qui partent pour l'Islande et qui ont constitué une sorte de poésie nationale : le *Reys naer Island* (le Départ pour l'Islande). On trouve ensuite les chants des chasseurs puis ceux des pinsonniers. Les chants des kermesses, au ton beaucoup plus léger, racontant les aventures de Jean le meunier ou Jean le lourdaud, mettent une note de gaieté dans l'ouvrage Enfin, l'évocation musicale se poursuit par les chants qui accompagnent les géants du Nord, comme la chanson du *Reuse*, le géant de Dunkerque.

Valabrègue conclue ce chapitre central en insistant sur la nécessité de ne pas laisser perdre ce qui a fait l'identité d'un pays :

Les refrains que nous tenons d'une nourrice demeurent fixés dans la mémoire ; il y a en eux je ne sais quoi d'obstinément rythmique, et ils font parfois comme un ronronnement de rouet. Un érudit, s'il ne prend garde à lui-même, finit par s'isoler de la vie réelle, et par avoir au cœur la sécheresse d'un alchimiste. Il revient à la nature lorsqu'il se remet à écouter l'âme chantante de tout un peuple. Après les travaux documentaires et les investigations scientifiques, on ne peut connaître de retour aussi doux que celui qui ramène à la fontaine de Jouvence, d'où coule la poésie¹⁹.

Voilà ce qui fait que cet ouvrage, *Au pays flamand*, n'est pas un guide touristique à la manière du *Baedeker*. Valabrègue alterne avec beaucoup de finesse l'observation froide et documentaire et les envolées poétiques et lyriques. Même si la langue nous paraît aujourd'hui assez vieillie, il se dégage de ces passages une sincérité qui nous émeut, dans laquelle on sent l'urgence qu'il y a pour l'auteur de convaincre son lecteur que, si l'on n'y prend garde, nous perdrons rapidement ce qui constitue notre patrimoine commun, que l'on soit né au nord ou au sud de la Loire : notre mémoire collective.

Valabrègue, observateur critique et inquiet

Descendant des hauteurs du Mont-Cassel, Antony Valabrègue quitte la Flandre maritime pour gagner la Flandre intérieure et la ville d'Hazebrouck (subtiles nuances qui obligent l'observateur méridional à concevoir un territoire non pas unique mais morcelé en une multitude de particularismes locaux). Dans l'observation minutieuse qu'il réalise de cette sous-préfecture, on perçoit avec quelle acuité Antony Valabrègue ressent les lieux qu'il visite. En effet, en lisant ses impressions qui datent de plus d'un siècle, on retrouve l'atmosphère de la ville telle qu'elle existe aujourd'hui. Comme on retrouve le Plassans des *Rougon-Macquart*, encore maintenant, dans la ville d'Aix-en-Provence, non pas uniquement dans son architecture ou sa géographie, mais dans ce qui fait son essence même.

A Hazebrouck, Valabrègue est fasciné par le soin qu'ont pris les habitants et les édiles à gommer tout ce qui était de caractère flamand. Certes la grand-place est entourée par les typiques maisons flamandes, très hautes et colorées. Mais il constate que la ville a voulu avoir son monument moderne, oubliant les souvenirs d'autrefois, abandonnant les traditions régionales, se souciant peu du beffroi à carillons. Finalement, édifice qui n'excite guère l'intérêt du voyageur : « Puisque Hazebrouck, entrevue au sortir de la gare, semble surtout une ville de passage, on a seulement envie de la traverser²⁰. » Ville de passage elle est en 1900, ville de passage elle demeure aujourd'hui... Un romancier de notre époque, Didier Daeninckx, plaçant l'intrigue de son roman, *Le géant inachevé*, dans cette même ville, fera ce même constat étonné, sur un mode beaucoup plus ironique et acerbe :

L'hôtel de ville, imposant et ridicule, barrant tout un côté de la place, symbolisait à lui seul les rêves de grandeur des bourgeois des Flandres françaises. On s'attendait à voir un de ces beffrois dentelés, à la brique vieillie et on tombait sur un temple grec blanchi, rescapé de la vague néo-antique du Premier Empire napoléonien²¹.

Ce pays a donc voulu gommer son passé flamand, ne pouvant imaginer à quel point il s'ingénierait à vouloir le retrouver un siècle plus tard, mais avec beaucoup de peine, pour attirer ceux que l'on appelait des voyageurs et qui sont maintenant des touristes. Ainsi, en arrivant à Steenbecque, petit village à quelques kilomètres d'Hazebrouck et à l'orée de la forêt de Nieppe, Valabrègue fait ce constat, encore une fois, amer : « Sous les ormeaux de la forêt de Nieppe, on n'entend plus guère retentir l'ancien idiome ; depuis longtemps les bûcherons, les cantonniers, tous les forestiers, en un mot, se sont francisés. A Steenbecque, village dont l'église renferme quelques beaux débris, le français a pris aussi l'avantage²² ». Et c'est un paradoxe que l'on se soit coupé à ce point de la culture flamande alors même que tous les toponymes conservent leur origine flamande. Hazebrouck : le Marais aux lièvres ; Steenbecque : le ruisseau de pierre²³, ...

De la Flandre française à la Flandre belge

Le voyageur s'en trouve donc déçu, voire alarmé. Tout à sa quête de découvrir un pays à la hauteur de son imaginaire, il s'inquiète de trouver une contrée qui ressemble, de plus en plus, au chemin mélancolique, tracé en droite ligne, du canal qui traverse la Flandre. Pour le voyageur, l'explorateur en quête d'exotisme, il devient urgent de franchir la frontière pour se rendre en Flandre Belge : passer par Poperinghe et Ypres, traverser le pays du houblon ... et arriver à Bruges, l'anti-Hazebrouck !

Déjà, à Poperinghe, Valabrègue s'était inquiété du calme apparent de la ville et du peu de distractions offertes à ses habitants. Heureusement, un hôtelier le rassura à ce sujet :

- Comment donc, monsieur ! Nous avons un corps de musique célèbre dans toute la Belgique. La fanfare de Poperinghe est encore allée, il y a huit jours, se faire entendre en France, sur la plage de Boulogne. C'est fête ici à chaque succès. Il est vrai que nous devons sa création à un riche propriétaire des environs ; la ville n'aurait pu faire à elle seule les dépenses nécessaires pour ses musiciens²⁴.

Et Valabrègue ne manque pas de préciser ce trait de l'histoire locale :

La fanfare de Poperinghe, je l'ai appris plus tard, a obtenu, en effet, une célébrité générale dans le sud de la Belgique. Il n'est pas de festival ni de concours où l'on ne voie flotter au vent sa bannière chargée de médailles. Celui qui la patronne subvient à tous ses frais ; il se contente, en retour de l'appeler de temps en temps à son château, où les musiciens lui donnent une aubade qui lui est bien due. Et ce n'est, paraît-il, que va-et-vient dans la ville, que bruit d'instruments, que répétitions. Après quoi, les musiciens échauffés se répandant dans les estaminets, vident nombre de chopes, et animent pour un moment les rues de Poperinghe²⁵.

A Bruges, sur les pas de Georges Rodenbach

Toute autre ambiance donc à Bruges, où il semble que la vie moderne n'ait pas sa place, au profit d'une « agglomération archaïque où l'on croit passer comme dans un décor de théâtre²⁶ ». Valabrègue y cherche tous les traits de caractère de *Bruges-la-Morte*, le roman de Georges Rodenbach, publié quelques années auparavant, en 1892 : « Cette ville morte, on est venu la chercher et on lui devra d'intimes jouissances. [...] C'est dans ces quartiers déserts que l'on commence à sentir Bruges la morte²⁷. ». Bruges idéalisée, forte de ses monuments à l'architecture flamboyante. Bruges la discrète, dont le symbole est ce béguinage, dans lequel les béguines se retirent en une retraite volontaire, béguinage malgré tout menacé par la « victoire de l'esprit français²⁸ ». Et toujours revient, finalement, ce décalage entre la ville imaginée, rêvée, et la ville réelle. Car Bruges, c'est également la misère ouvrière, le « défilé des pauvres, des haillonneux, des paralytiques, des borgnes et des éclopés²⁹ ». Et de conclure amèrement : « Comme on se sent loin, quand on parcourt certains quartiers populaires, des époques brillantes que Bruges a traversées ! On se laisse aller à des comparaisons incessantes entre la décadence présente et la prospérité d'autrefois³⁰ ». On est là dans un constat très fin-de-siècle, avec l'angoisse de ce que sera le siècle futur et du sort qu'il réservera à la mémoire des siècles passés... Malgré tout, pour le spécialiste de la peinture qu'est Valabrègue, le voyage à Bruges est une ultime rencontre avec ces maîtres flamands qu'il révère : « Pour user d'une expression mystique, qui n'est point déplacée ici, un voyage à Bruges est un véritable pèlerinage à la gloire de Memling³¹ ».

Nous retrouvons donc toute l'atmosphère du Bruges de Rodenbach, mais aussi celui de Baudelaire qui écrivait, dans la *Belgique déshabillée* (1864) : « Ville fantôme, ville momie, à peu près conservée. Cela sent la mort, le Moyen-Age, Venise, les spectres, les tombeaux. Une grande œuvre attribuée à Michel Ange. – Grand

Béguinage. Carillons. Cependant, Bruges s'en va, elle aussi³². » Comme l'écrira également Marcel Wyseur, en 1918, dans *Les Cloches de Flandre* :

On dirait que la ville entière est chose morte,
Et qu'à tous les jamais des mains ont clos les portes
Par où passait la joie et la peine du temps,

Et que la cloche d'heure au beffroi taciturne
Vient à coups lourds de bronze inexorablement
Enclouer dans l'oubli ce cadavre nocturne³³.

En quelque sorte, Valabrègue ne peut échapper à une tradition littéraire qui condamne à une mort certaine cette Flandre, qu'elle soit française ou belge, le coup de grâce étant porté à Furnes : « Je n'ai jamais senti autant qu'à Furnes l'impression de tristesse que donne une ville morte. La Belgique a ses villes désertes et abandonnées, mais je n'en connais aucune qui offre un aspect aussi désolé que celle-ci³⁴ ». S'il est prêt à céder à la mélancolie que lui inspire le pays, il conclut sur l'effet de contraste qui permet de saisir, au milieu de ces villes mortes, les incidents familiers et quotidiens : une porteuse de lait qui traverse une rue, une dentellière qui rentre au logis. Alors que le livre se présentait comme un récit voyage, dans toute sa dimension dynamique, voilà qu'il s'achève en des portraits statiques, des clichés pris sur l'instant. En trois cents pages, Valabrègue est passé du cinéma à la photographie. Finalement, Valabrègue trouve dans ce pays ce qui correspond à son caractère : calme et tranquillité. Deux éléments qu'il ne trouve ni en Provence, ni à Paris. Il confie lui-même, à la fin de son introduction, que la Flandre « convient à une existence qui n'est point tourmentée et qui se développe sur un fond presque égal. Tout se tient dans une harmonie d'ensemble. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'être sensible aux beautés qu'on découvre, de ne point demander à la Flandre ce qui est l'apanage d'autres provinces, et de savoir apprécier ce qui forme la poésie réelle d'un pays³⁵ ». Flandre la Morte ? Non, Flandre la paisible, pays propice à l'introspection d'un écrivain arrivé au terme de sa vie³⁶.

Se souvenir de Valabrègue...

Emile Zola, dans un article du *Figaro* consacré aux *Petits poèmes parisiens* d'Antony Valabrègue qualifiait leur auteur d' « un des poètes originaux de ces dernières années, un poète honnête, sincère, éprouvant le sentiment qu'il exprime, rempli de l'image qu'il peint ». Cette vision du caractère de son ami est saisissante et se retrouve dans toutes les pages d'*Au pays flamand*. Dans ce dernier livre publié à titre posthume, Valabrègue prouve sa sincérité dans l'exactitude des observations qu'il réalise (ce sont les carnets d'enquête de Zola !) et qu'il livre le plus précisément au lecteur ; il prouve sa sincérité dans les cris qu'il ne peut s'empêcher de pousser face à la disparition d'un patrimoine auquel il est viscéralement attaché, cris qui seraient cette part de poésie qu'il ne peut réfréner.

Certes, Antony Valabrègue n'occupe guère d'espace dans notre histoire littéraire. Il est un poète oublié dans un recoin du cimetière Montparnasse. Mais il méritait d'être ressuscité aujourd'hui et d'apparaître tel qu'Auguste Dietrich le fige de manière lyrique :

Ta figure loyale et un peu triste, entrée désormais dans la pleine sérénité de l'Absolu, qui se détache en bronze au-dessus de ta tombe, rappellera à tous, - ceux qui furent tes amis comme à ceux qui ne te connaissent qua dans ton œuvre, - que tu fus à la fois un bon écrivain et un honnête homme³⁷.

Notes

1 - Centre Zola (ITEM-CNRS)

2 - Le portrait de Valabrègue est exposé au Salon d'avril 1866. Un critique jugea alors que le tableau « était peint non seulement au couteau mais encore au pistolet. », in Philip Connisbee, « La Provence de Cézanne », in *Cézanne en Provence*, catalogue de l'exposition Cézanne à Aix-en-Provence, Réunion des Musées Nationaux, 2006, p. 35.

3 - Auguste Dietrich, Préface à *Au pays flamand*, d'Antony Valabrègue, Maison Alfred Mame et fils, Tours, 1900. Ouvrage réédité en 2010 chez Anatolia, p. 10 (toutes les références à cet ouvrage se feront à partir de cette édition même si on regrette qu'elle ne propose aucun appareil critique permettant de situer ce livre dans l'histoire littéraire et artistique).

4 - Vers cités par Auguste Dietrich, *op. cit.*, p.11.

5 - Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 18.

6 - *Ibid.*, p. 51.

7 - *Ibid.*, p. 52.

8 - *Ibid.*, p. 52.

- 9 - La kermesse, fête populaire du nord de la France, est un motif peint notamment par Rubens ou Bruegel. Zola en fait une description précise dans *Germinal*.
- 10 - Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 97.
- 11 - *Ibid.*, pp. 97-98.
- 12 - Pour reprendre le terme célèbre de Zola : « L'œuvre d'art est un coin de nature vu au travers d'un tempérament. »
- 13 - Le *Baedeker* est un guide touristique très prisé au XIX^e siècle et reconnaissable à sa couverture rouge. Il faut d'ailleurs remarquer que l'édition originale du livre d'Antony Valabrègue adopte une couverture similaire mais dans un format plus grand que le fameux guide touristique.
- 14 - Edmond de Coussemaker est un musicologue flamand né à Bailleul en 1805 et mort à Lille en 1876. Il a notamment publié les *Chants populaires des Flamands de France* (1856) ainsi qu'un ouvrage sur Adam de la Halle.
- 15 - Avocat à Douai, puis magistrat à Dunkerque, Louis de Baecker est né à Saint-Omer en 1814. Mort en 1896, il laisse de nombreux ouvrages historiques sur les villes et monuments de Flandre.
- 16 - Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 122.
- 17 - Valabrègue rappelle d'ailleurs que la devise du Comité flamand se voulait une synthèse parfaite entre les cultures régionales et la nation française : « *Moertael en Vaderland*, la langue maternelle dans la patrie », *op. cit.*, p. 121. Et de préciser les déboires du Comité flamand : « La société, en affirmant qu'elle se préoccupait de maintenir l'idiome du pays, ne tarda pas à se heurter à l'hostilité de l'administration. L'autorité, exagérant ses craintes, croyait déjà à des manifestations dangereuses, à des tendances qu'elle devait réprimer. On avait parlé de réclamer l'emploi du flamand à l'école ; ce vœu était contraire aux tendances gouvernementales en matière d'éducation. », *op. cit.*, p. 121.
- 18 - *Ibid.*, p. 123. Valabrègue fait alors référence au peintre néerlandais Adriaen van Ostade qui a peint de nombreuses scènes de la vie paysanne ainsi que des musiciens, violonistes ou joueurs de vielle. En outre, il connaissait probablement le tableau de Frans Hals, peintre baroque néerlandais, qui a peint vers 1618-1622 un joueur de rommelpot (huile sur toile conservée au Kimbell Art Museum, FortWorth, Texas).
- 19 - Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 133.
- 20 - *Ibid.*, p. 156.
- 21 - Didier Daeninckx, *Le géant inachevé*, Paris, Gallimard, 1984, Folio policier, 2004, p. 11.
- 22 - Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 161.
- 23 - Valabrègue rappelle ainsi que la forêt de Nieppe doit son nom au « dialecte du pays » : *het bosch van Ypen*. (Valabrègue, *op. cit.*, p. 161).
- 24 - Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 231
- 25 - *Ibid.*, pp. 231-232.
- 26 - *Ibid.*, p. 256
- 27 - *Ibid.*, p. 256.
- 28 - *Ibid.*, p. 266.
- 29 - *Ibid.*, p. 270.
- 30 - *Ibid.*, p. 238.
- 31 - *Ibid.*, p. 287.
- 32 - Charles Baudelaire, *La Belgique déshabillée*, Editions André Guyaux, 1864.
- 33 - Marcel Wyseur, *Les cloches de Flandres*, 1918.
- 34 - Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 309.
- 35 - *Ibid.*, p. 21.
- 36 - *Au pays flamand* est publié quelques mois après la mort d'Antony Valabrègue et peut se lire comme le testament d'un artiste qui, avant de mourir, a voulu voir les lieux dont il avait tant rêvé tout au long de sa vie.
- 37 - Auguste Dietrich, *op. cit.*, p. 15.

Annexe

L'ouvrage d'Antony Valabrègue sur le pays flamand devrait intéresser tous les spécialistes de cette région. Aussi, afin de les aiguiller dans leurs recherches, nous reproduisons ici la liste des lieux visités et commentés par l'auteur ainsi que les aspects culturels flamands sur lesquels il s'est attardés (langue, littérature, musique, traditions).

Gravelines : La ville – Le chenal – Souvenirs flamands – Saint-Willebrod – Un mausolée – Les marins de Gravelines – Grand-Fort et Petit-Fort-Philippe – Une rentrée de bateaux de pêche – La vente à la criée

Autour de Bourbourg, Canaux et watergands : Bourbourg – Dialecte flamand – Une légende de Froissart – La campagne du nord de la France – Bourbourg-Campagne – La route de Looberghe – Cappellebrouck

Dunkerque : La ville – Le port – Derniers travaux – La tour et l'église Saint-Eloi – Les carillons – Jean Bart – L'église Saint-Jean-Baptiste – Notre-Dame des Dunes – La tour du Leughenaër – Le Minck – Les poissonnières – Types flamands – Les « islandais »

A travers les dunes : La plage de Dunkerque – Rosendaël et Malo-les-Bains – Les dunes de Zuydcoote – Une ville engloutie – Une kermesse – Le tir à l'arc – Le pays des Moères

Bergues : Le beffroi – L'hôtel de ville – Histoire de l'abbaye de Saint-Winoc – La Tour blanche et la Tour bleue – L'église Saint-Martin – Le musée

Les mœurs et les traditions : Les mœurs – La race – Les coutumes – Le Comité Flamand – La littérature, les chants populaires des flamands de France – Poésies religieuses et sentimentales – Poésies satiriques et comiques

Le Mont Cassel : Cassel – La terrasse du château – L'histoire – Les batailles – Le monument de Robert Le Frison – La noble cour – Moulins à vent

Hazebroeck : La Grand-Place et le tribunal – L'église Saint-Nicolas – Ancienne juridiction, le Hoop – Commerce et tissage du lin – Les seigneurs de Morbecque – Le château de la Motte-au-Bois – Un poète du XIV^e siècle en Flandre, Eustache Deschamps – La forêt de Nieppe – Le couvent de la Trappe de Godewaërsvelde

Bailleul : L'hôtel de ville et le beffroi – Tisserands et dentellières – Le musée Depuydt – Histoire d'un collectionneur – A l'estaminet du « Nouveau-Monde »

Hondschoote : Le canal de la Basse-Colme – L'omnibus de Hondschoote et la malle-poste – L'hôtel de ville – Les « Neuf Preuses » - La bataille de Hondschoote – Anciens souvenirs : les drapiers, l'industrie de la sayetterie – Le moulin du champ de bataille – Derniers moulins

Automne en Flandre, De Dunkerque à Saint-Omer : Aux environs de Dunkerque – Le retour des « Islandais » - Le « Foor-huis », la vie à bord – Derniers beaux jours – Mardyck et Fort-Mardyck – A Saint-Omer – Les faubourgs du Haut-Pont et de Lysel – Un paysan de Scoubroucq – Le mont de Watten

Au pays du houblon : Poperinghe – Aspect de la ville – La fanfare – Un voyageur en couleurs – La cueillette du houblon

Ypres : La halle – Les peintures – L'église Saint-Martin – Un calvaire – Occupation française

A travers Bruges : Les monuments – Maisons flamandes – Quais et canaux – Le béguinage – Pourbus et Memling

Ostende : La digue – Le kursaal – Société cosmopolite – Le marché – Pêcheurs normands – Blankenberghe – La mer phosphorescente

Furnes : Une ville morte – L'hôtel de ville – L'église Sainte-Walburge – La procession de pénitence

Nieuport : La halle – L'église – Tombeaux espagnols – La tour des templiers – Nieuport-Bains – Un vieux marin